

chaque fois que faire se peut, dans la perspective la plus large, qui conduit notamment, pour les monnaies, à s'intéresser à la fréquence des différents ateliers monétaires pour chaque période considérée, mais aussi à comparer cette fréquence avec celle que fournissent d'autres chantiers de la ville (basilique du « Staatsmarkt », « Hanghaus I », « Verulanushallen », p. ex.). La fouille d'une portion de l'aqueduc d'Aristion, qui passe sous la *media cavea* du théâtre pour aller alimenter le nymphée de Trajan, a produit, par ailleurs, d'intéressants restes de faune ; ils sont répertoriés à leur tour (p. 417-432). M. Hofbauer, qui s'est chargé de l'analyse archéologique des sondages, A. Öztürk et G. Styhler-Aydın, qui livreront prochainement l'analyse architecturale du théâtre, présentent enfin les grandes lignes de l'évolution du monument depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive, en allemand (p. 433-473), puis en anglais (p. 475-512) ainsi qu'une rapide conclusion et un tableau récapitulatif, bilingues eux aussi, des différentes phases observées (p. 513-522 et 523-541). L'illustration est abondante et d'excellente qualité : photographies des structures mises au jour par ces sondages et du matériel archéologique découvert, profils de céramique, dessin des petits objets, photographies en couleurs de quelques pièces de céramique et de statuettes en *bigio antico* ou en *alabastro fiorito*, relevés de détail des sondages, plans, élévations et coupes du théâtre. C'est une documentation exceptionnelle qui est mise là à la disposition des chercheurs. Ces volumes récents des *Forschungen in Ephesos* – on pense également à ceux qui ont été précédemment consacrés au prytanée, au *bouleuterion*, au nymphée de Trajan ou aux « Hanghäuser » – comptent au nombre des meilleures publications des grands chantiers de fouilles du monde antique. On ne peut qu'en féliciter l'Institut archéologique autrichien et l'Académie de Vienne, sans oublier les auteurs de ces différents volumes que leur nombre ne permet malheureusement pas de citer nommément ici (il n'y en a pas moins de dix-neuf dans ce cas-ci). Notre réelle reconnaissance leur est acquise pour ce travail rigoureux et si clairement présenté malgré sa complexité. Jean Ch. BALTÿ

Lidewijde DE JONG, *The Archaeology of Death in Roman Syria. Burial, Commemoration and Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, 18,3 x 26 cm, XV-365 p., 62 fig. n./b. Prix : 74,99 £. ISBN 978-1-107-13141-5.

Christoph EGER & Michael MACKENSEN (Ed.), *Death and Burial in the Near East from Roman to Islamic Times. Research in Syria, Lebanon, Jordan and Egypt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 260 p., 134 fig. coul., 156 fig. n./b. (MÜNCHNER BEITRÄGE ZUR PROVINZIALRÖMISCHEN ARCHÄOLOGIE, 7). Prix : 149 €. ISBN 978-395490-317-7.

L'archéologie funéraire du Proche-Orient classique reste un sujet relativement négligé ; le pillage ancien et généralisé des nécropoles, la médiocrité de la documentation disponible et l'intérêt appuyé d'une certaine archéologie pour le monumental, le texte et l'image, ont laissé dans l'ombre des pans entiers de la question. À l'heure où sont introduites de nouvelles méthodes d'analyse – e.g. bio-anthropologiques –, le sujet connaît un renouvellement salutaire et généralisé dans lequel le monde méditerranéen accuse aujourd'hui encore un retard certain. Deux ouvrages récents tentent de

redynamiser le débat : le premier constitue une synthèse qui rassemble la documentation disponible en Syrie et au Liban à l'époque romaine, le second réunit une quinzaine de dossiers indépendants recueillis plus largement dans le Proche-Orient romain et byzantin. – Forte d'une grande expérience de terrain, L. De Jong (Rijksuniversiteit Groningen) articule son ouvrage sur un corpus de 2.314 tombes provenant de 13 sites urbains et ruraux (*e.g.* Apamée, Baalbek, Beyrouth, Bosra, Homs, Jebleh...), distribués sur l'ensemble du territoire syro-libanais, du nord au sud, de la côte à la steppe orientale, en y adjoignant le Massif calcaire et le Hauran. Ceci nous vaut d'emblée une très utile présentation par site (annexe 1, p. 225-313) et un catalogue exhaustif des données recueillies (toujours présenté par site, via <www.cambridge.org/dejonglidewijde>). Au cœur de l'ouvrage se trouve la question de l'éventuelle évolution des pratiques funéraires à l'époque romaine dans un Orient marqué, depuis l'Âge du Fer, par des identités géographiques, politiques et culturelles fortes. L. De Jong propose un parcours cumulatif, épuisant dans les quatre premiers chapitres les paramètres discriminants : localisation et organisation des nécropoles, typologie des tombes, mobilier puis défunts (ossements, représentations, épigraphie), avant de reconstituer les pratiques funéraires et commémoratives de la Syrie romaine (Chap. 5) et d'étudier en quoi elles relèvent ou interagissent avec des représentations qui relèveraient de la Romanité (Chap. 6). Très consciente des biais introduits par la très faible représentativité du data – que sont en effet ces 2.314 tombes en regard des millions de personnes ayant traversé ces trois ou quatre siècles ? –, L. De Jong s'attaque courageusement à un sujet difficile et a au moins le mérite de poser les questions sur lesquelles s'articuleront les travaux futurs : en explorant par exemple, dans la mesure du possible et en dépit des incertitudes chronologiques, l'évolution diachronique et la localisation des nécropoles (sans surprise à proximité des voies d'accès), les éventuelles continuités et ruptures topographiques, les variations planimétriques ou l'imbrication des nécropoles et des activités ou bâtiments publics érigés en périphérie (Chap. 1). En explorant aussi (Chap. 2), à travers une grande variété de supports (*e.g.* tombes à ciste, enclos funéraires, hypogées, enfouissement dans des contenants céramiques, mausolées, fosses simples, sarcophages, stèles, tombes-tours, tumulus..., présentés dans l'annexe 2, p. 314-334), les éventuels éléments de continuité morphologiques remontant à l'Âge du Fer (particulièrement soulignés dans le Hauran par exemple). De même, l'étude du mobilier funéraire (Chap. 3) tend à souligner les logiques de continuité et la prégnance de pratiques locales anciennement définies (mobilier associés). L. De Jong pratique une dialectique classique, qui fait émerger des tendances lourdes, perçues sur le temps long, et en recherche les causes (sociales, économiques), en renonçant aux explications simplistes et uni-causales. À travers une approche statistique certes prudente mais qui n'est que rarement décisive en raison même du biais introduit par le data – on pense en particulier à la sur-représentativité de Palmyre –, elle contribue par touches successives à la définition d'une image générale dont les conclusions sont en réalité souvent attendues (ainsi par ex. de la discussion sur le rôle social des marqueurs de tombe p. 141-144 ou du Chap. 5). Ceci nous vaut cependant, et à titre d'exemple, une première tentative d'exploitation à peu près systématique des inscriptions funéraires de la région ou l'une des premières études générales disponibles sur les nécropoles de soldats ou de vétérans dans cette région de l'Empire. Au terme de son parcours (Chap. 6), L. De

Jong troque le concept de romanisation qu'elle juge inopérant contre celui de globalisation, lequel exprimerait mieux les dynamiques mises en œuvre en Syrie romaine illustrées par l'étude de ses nécropoles. Ma foi, ce dernier concept en vaut bien un autre, d'autant qu'il est visiblement à la mode... Il est d'ailleurs ici utilisé à rebours, considérant que cette globalisation favorise par contraste l'expression d'identités locales (postscript et par ex. p. 222) ; oui, les questions posées reflètent bel et bien les interrogations de notre temps... Quoi qu'il en soit, le data réuni ici et les principales questions posées serviront assurément tous les chercheurs qui se pencheront à l'avenir sur le sujet. – De leur côté, les contributions réunies par Christoph Eger (Berlin) & Michael Mackensen (Munich), en marge de deux journées de rencontres organisées en 2013 à l'Université de Jordanie à Amman, sont autant de compléments au livre précédent. Certains dossiers relèvent du sauvetage, qu'il s'agisse de présenter des monuments aujourd'hui pour partie détruits (étude diachronique des monuments funéraires de Palmyre et de leur décor architectural par A. Schmidt-Colinet, en anglais, ce qui ravira le lectorat non germanophone ; parcours à travers les pratiques funéraires de l'« Early Palmyra » par L. de Jong) ou des fouilles « préventives » (hypogées tardo-romains et byzantins de Darayya, en banlieue sud de Damas par M. Hamoud & Chr. Eger ; mise à jour des données relatives aux nécropoles de Beyrouth, de l'Âge du Bronze à nos jours, par B. Stuart & H. Curvers) ; qu'il s'agisse aussi d'informations exhumées d'archives (du fonds de R. du Mesnil du Buisson pour l'Emèse orientale par M. al-Maqdissi) ou de matériel muséal médiocrement répertorié (C. Pogoda avec une proto-étude des sarcophages de Jérash) ou pour partie perdu (inventaire des exceptionnelles trouvailles de Chisphin, sur le territoire de Hippos/Susita, Jawlan, conservées au Musée national de Damas, R. Gogräfe). D'autres tracent la voie à suivre pour dépasser les frustrations actuelles et dynamiser le questionnement (excellente présentation archéologique des rythmes de déposition et du mobilier retrouvé dans plusieurs fosses rupestres de Pétra des I^{er} s. av – I^{er} s. de n.è., par M. A. Perry & J. L. Walker). Dans l'une des meilleures contributions du volume, Ch. Eger présente de son côté le résultat de fouilles menées dans un tombeau à hypogée inviolé de Kh. Yajuz, au nord d'Amman, définissant ainsi une nouvelle image des pratiques funéraires en Arabie chrétienne (V^e – VII^e s.). Il présente par ailleurs un inventaire des sépultures intégrées dans des églises de la province d'Arabie byzantine, travail auquel s'emploie à son tour R. Schick mais pour les églises de Jordanie de manière générale, en complément du corpus établi en 2001 par Anne Michel. Quatre articles traitent de l'Égypte, gréco-romaine (Alexandrie, Tuna el-Gebel et Thèbes, K. Lembke), tardo-romaine et byzantine (Qarara et Sharuna en Moyenne-Égypte, B. Huber), byzantine tardive (fin VI^e – début X^e s., Deir el-Bakhit, Thèbes-Ouest, I. Eicher) et toutes périodes (architecture funéraire, de la préhistoire à nos jours, par F. Arnold). Le volume se referme sur une contribution plus anthropologique et une présentation des coutumes funéraires musulmanes en Jordanie contemporaine (A. Lash & J. Harun). Ces livres refermés, le sentiment qui prévaut reste celui d'une course contre la montre menée par les archéologues pour sauver ce qui peut l'être encore, avec l'espoir cependant de voir financées quelques fouilles de programme qui permettraient des avancées attendues, sur des bases fermement établies.

Si l'on songe à la découverte récente d'exceptionnelles tombes peintes à Bayt Ras / Capitolias (Jordanie), le sous-sol du Proche-Orient semble encore disposé à nous réserver de très belles surprises.
Laurent THOLBECQ

Signe KRAG, *Funerary Representations of Palmyrene Women. From the First Century BC to the Third Century AD*. Turnhout, Brepols Publishers, 2018. 1 vol. broché, XII-421 p., nombr. fig. et graphiques (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-2-503-56965-9.

Partie intégrante et première étude monographique du « Palmyra Portrait Project » financé par la Fondation Carlsberg, cette thèse soutenue à Aarhus en 2015 s'appuie sur un *corpus* de 985 portraits funéraires féminins provenant des nécropoles de Palmyre et s'échelonnant de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. (la plus ancienne inscription de fondation de tombeau date de 12 av. J.-C.) à la chute de la ville en 273 (les deux derniers portraits masculins datés sont de 252/253), soit sur près de trois siècles. Aucune de ces œuvres ne semble dépasser ce repère fatidique, alors même que l'oasis a continué à être habitée bien au-delà ; une page de son histoire avait bel et bien été définitivement tournée. La répartition chronologique de ces portraits en trois groupes proposée par H. Ingholt dès 1928 et adoptée par M.A.R. Colledge en 1976 est ici reprise, mais « testée » sur la base d'un examen systématique de toutes leurs caractéristiques (stèles, plaques de *loculi*, sarcophages, scènes de banquet, statues ou peintures ; gestuelle ; polychromie ; vêtements ; bijoux ; coiffes et coiffures) et, dès lors, nuancée sur certains points, quand bien même elle s'en trouve confirmée dans ses grandes lignes. Une attention particulière est accordée aux plaques figurant deux ou plusieurs personnes, qui, par leur position respective et leur gestuelle, autorisent à entrevoir le rapport familial qui les unit et que ne précisent pas toujours les inscriptions de ces monuments. Les groupes de banquet, qui vont jusqu'à représenter, au III^e siècle, six, voire sept individus, constituent à cet égard d'étonnantes mises en scène de la famille dans les exèdres des tombeaux où elles sont tout spécialement mises en évidence. S. Krag prend très raisonnablement position contre l'idée de M. K. Heyn que le geste de la main levée tenant le voile ait pu remplacer, comme marqueur féminin, le motif du fuseau et de la quenouille tenus dans la main gauche (p. 35-36), ou celle de C. Finlayson que certains reliefs figurant une femme et un enfant dont le nom ne comporte aucun patronymique puissent faire allusion à un mariage temporaire (mariage *mut'a* ; p. 80-81). Statistiques, graphiques et « camemberts » chiffrent la présence des différentes caractéristiques de ces portraits, jusqu'à la disposition des doigts de la main pour définir certains gestes (un dessin schématique de ces mains eût été plus « parlant » que les brèves descriptions des graphiques 3.5 et 3.6) ; deux de ces gestes sont plus particulièrement étudiés par l'auteur, celui qui retient le voile – et dont la pose est plus ou moins maniérée – et celui de la « *mano cornuta* » – que l'on évitera cependant de reconnaître sur les scènes de banquet où le banqueteur tient un *skyphos* (p. 41) et où l'annulaire est en réalité replié contre le vase (cf., entre autres, les n^{os} 278, 282, 564). Nombreuses sont, malheureusement, les approximations et formulations maladroites, voire fautives. Palmyre ne s'est jamais appelée Ἀδριανὸν Παλμυρηγόν (p. 6), mais bien Πάλμυρα Ἀδριανή, comme le